

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La poésie en son lieu

Fernand Ouellette

Volume 17, numéro 6 (102), novembre–décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1975). La poésie en son lieu. *Liberté*, 17(6), 35–40.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1975

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La poésie en son lieu

Pour l'Occidental, l'un des obstacles majeurs à la « compréhension » de la poésie d'aujourd'hui, réside précisément dans sa conception de la connaissance telle qu'elle a été explicitée depuis les Grecs par la philosophie et les sciences. Notre connaissance se fonde à la fois sur l'exactitude de nos perceptions et sur la logique des rapports entre les choses. Ce que nous appelons le « Réel » aujourd'hui n'est conçu que
« comme un domaine de rationalité dans lequel les normes de notre scientificité s'inscrivent, se ramifient et s'enrichissent, en un mouvement dont, sauf catastrophe, nous n'entrevoyons pas le terme. [...] l'horizon du monde est devenu celui de notre raison, fabriquée et instruite dans la pratique des sciences. »
(Jean Toussaint Desanti)

Devenue presque invisible comme un germe en terre, la poésie mûrit sous l'immense discours privilégié des sciences. De là le malentendu radical dès qu'il s'agit de vouloir « comprendre » un poème. Ce malentendu sera prolongé par de jeunes terroristes de l'idéologie jusqu'à la finalité intrinsèque de l'être-poème lui-même. De là ces tentatives rétrogrades de mettre la poésie *au service* d'une idéologie ou d'une cause.

On pourrait dire que la poésie travaille, contrairement à la logique, sur des « énoncés » dont les noyaux ne sont pas fondés sur des « relations de convenance ». Elle rend perméa-

bles, l'une à l'autre, les sphères étrangères dans un forcé d'unification. C'est donc le lieu d'une parole inaugurale saisissant l'insaisissable, c'est-à-dire l'espace de l'imaginaire et de l'heuristique. En ce lieu, le monde connu se désagrège, échappe à toute logique interne, aux « enchaînements opératoires démonstratifs », au principe de non-contradiction, au « vrai », pour se reconstituer infiniment à partir de ce qui précède le « présupposé », le « toujours déjà là ». Ici on pourrait parler d'un éclatement de la prédication telle qu'elle a toujours fonctionné en logique, d'un éclatement des relations entre les objets et leurs propriétés, d'un éclatement de la fermeture du discours. C'est à ce sujet que se produit le principal glissement d'incompréhension. Par le poème nous retournons en ce lieu de la prédication inaugurale, antérieure au « toujours déjà là », au lieu de l'antepredicatif, le lieu de l'horizon ouvert par le seul pouvoir d'un regard innocent et du langage. Comme s'il avait été donné au poète le pouvoir de réactiver sans cesse ce lieu qui fut sien à l'origine. En ce lieu, les déterminations sont coupées du prévisible, du convenable, du cohérent. Un nouvel horizon se substitue à l'horizon « monde » connu où le convenable est le continu. En ce lieu, la poésie se forme à partir de la discontinuité du convenable. C'est précisément parce que nous voulons toujours « comprendre » un poème selon des règles de convenance qui ne sont pas les siennes, concevoir toujours le « bon ordre », que le malentendu irréductible surgit. Nous recherchons en plein espace imaginaire la chaîne de la prédication logique, la chaîne du continu convenable. D'où, dans un monde dominé par la science, une certaine désaffection envers la poésie qui se situe, en le créant, dans un lieu qui est antérieur à cette forme de connaissance, antérieur à la chaîne logique. C'est en ce sens qu'on pourrait dire que le poète a la mélancolie du lieu inaugural précédant le « toujours déjà là ». C'est en ce sens qu'il est essentiellement mélancolique. Il suffira qu'un poète comme Hölderlin ait la conviction qu'il est en rupture avec ce lieu, où rien n'a été dit, pour qu'il sombre dans cette passion de l'absence qu'il exprimera sous la forme d'un hiatus avec les dieux. Mais cela n'est pas scandaleux quand on sait qu'un critique comme Marthe Robert parlera,

à propos de la structure psychique du poète, de la prétention de celui-ci à se considérer comme un fils de « dieu ».

J'ai parlé d'un éclatement de la prédication selon les convenances de la logique. C'est dans cet éclatement, oserais-je avancer, que le poète peut saisir le passage hors du champ de la logique et du monde connu, hors de la chaîne de la continuité. En agissant sur la prédication dans l'espace sémantique même, il fait sauter les catégories de la raison. Il signifie, par cet acte d'audace, qu'il se fixe dans le lieu de l'inaugural. Certes, nous pourrions dire que le philosophe lui-même se situe en ce lieu. Mais là où le poète et le philosophe s'éloignent, c'est que le philosophe ne peut pas faire abstraction des « relations de convenance », dès qu'il se met en mouvement ; il ne peut pas briser la continuité de la prédication sans nier par le fait même sa fonction, sa prétention au « vrai » sinon au savoir. Au contraire, quand le poète dit par exemple que la « terre est une orange bleue » (Eluard), il dérègle la continuité même de l'effort de la logique. Ce nouveau prédicat de la terre n'a plus aucune référence au « monde » connu. La fonction prédictive qu'il inaugure n'a plus de relation avec le convenable et le logique. Ainsi se situe-t-elle sur un autre plan, ainsi a-t-elle une autre prétention à la connaissance que celles de la philosophie et de la science. On peut dire que la poésie inaugure en créant une prédication qui n'a de sens que dans l'espace de l'antelogique, là où l'imagination est souveraine. En brisant la continuité logique, le poète fait éclater la dimension sémantique qui y est reliée. Non pas que la poésie n'ait pas de « sens », mais bien qu'elle introduit un sens en relation non plus avec le monde connu mais avec un monde ouvert. Et elle n'y peut parvenir qu'en s'imprégnant profondément du monde connu pour mieux le faire éclater, pour mieux l'ouvrir et le proposer avec un regard innocent.

Concrètement, le dérèglement de la prédication, selon les règles du convenable, est médiatisé par la métaphore. C'est essentiellement par la métaphore que nous passons du monde connu au monde ouvert. On pourrait presque affirmer, en utilisant des termes de Paul Ricoeur, que c'est par la métaphore « vive » que nous passons du champ de la rhé-

torique, de la démonstration, de la logique, au champ du poétique. Sur ce plan, Aristote avait bien fait la distinction. Il avait défini la rhétorique comme la « faculté de découvrir spéculativement ce qui, dans chaque cas, peut être propre à persuader ». Tout ce qui n'était pas démonstration « était superflu ». Comme on le voit, dès qu'il s'agit de rhétorique (c'est-à-dire d'un énoncé visant à démontrer selon les règles de la logique), Aristote ne confond pas celle-ci avec la poésie. Le rhétoricien veut persuader et non séduire. Il ne peut pas, sans nier sa démarche, se couper de la chaîne des convenables. Aristote, à propos de la poésie, disait qu'elle est « inspirée ». En utilisant la métaphore qui « fait image », qui « place sous les yeux », le poète s'engage dans un « faire ». On pourrait dire que le poète pense l'arbre avec les yeux de l'oiseau, ou mieux fait l'arbre avec le regard de l'oiseau. C'est par la combinaison des métaphores qu'il s'en prend à la logique et à la continuité, qu'il refonde une autre prédication et par le fait même une autre dénomination. Aristote a raison de dire que le poète « aperçoit le semblable ». C'est par la médiation de la métaphore, de leurs combinaisons, qu'il rassemble les éléments d'un monde ouvert, d'un monde semblable au monde connu, mais qui s'en distingue, s'en sépare dans la mesure même où le poète se situe en l'espace de l'antemonde connu. C'est en ceci qu'il y a une dimension prométhéenne dans tout faire poétique. Il dérègle la nécessité du choix, du ou bien... ou bien... pour offrir l'infini des connotations. Ce qui est précisément le contraire de la visée rhétorique qui ne peut persuader que dans un cheminement dialectique où la nécessité du choix clair, sans ambiguïté d'aucune sorte, est fondamentale. Le faire poétique est à l'antipode de la « stratégie de persuasion ». Il vise à produire une chose singulière, unique, laquelle, en tant qu'expression du monde ouvert de l'inaugural, est en soi universelle. La *mimésis* ou l'imitation créatrice, qui permet au poète de *faire* par la médiation de la métaphore, est ce qui fonde, dynamise le poème comme discours à l'antipode de la rhétorique. Cette vieille distinction, qu'avait bien saisie Aristote, illumine en les distinguant les visées propres à la rhétorique et à la poésie.

C'est ce que n'ont pas compris les idéologues primaires, qu'ils soient de gauche ou de droite, quand ils prétendent que la poésie, au Québec par exemple, devrait être au service de la cause nationale et de la cause sociale. Ils voudraient que le faire poétique ne se situe plus dans le lieu de l'essentiel, qui est l'espace de l'antelogique, de l'antemonde connu, mais dans le monde connu, au cœur de la dialectique des idéologies, en pleine rhétorique, bref qu'il agisse comme s'il voulait persuader, démontrer quoi que ce soit. On voit que la vieille question de « l'engagement » ne revient au premier plan que dans la mesure où l'on a perdu la signification du faire poétique, dans la mesure où l'influence d'une idéologie dite science, qui se voudrait une fermeture totalisante, prétend enserrer, dans son discours établi sur l'enchaînement dialectique, ce qui est antelogique, ce qui est une irruption d'ouverture dans la continuité. Il est difficile de voir ce qui dans la poésie véritable pourrait servir. Sinon que la poésie (pour ces esprits à prétention scientifique, c'est-à-dire à idéologie voulant porter un savoir totalisant) ne serait plus qu'un élément dans la continuité d'une grande « stratégie de persuasion », un élément de démonstration du grand discours ou du grand texte rhétorique dont la trame, par exemple, serait la lutte des classes. Ces commissaires veulent à tout prix faire passer la poésie dans le champ de la rhétorique, ce qui est une façon sûre de la nier, de refuser son pouvoir de *mimésis*, car tout pouvoir heuristique ne peut qu'effrayer les commissaires, les inquisiteurs et les juges.

Or le poète se situe au commencement avant que le monde connu ne soit. De là son assimilation du monde connu pour le reposer dans une ouverture, dans l'établissement de nouvelles relations de convenance fondées sur le semblable, mais qui échappent à la logique, à la continuité : relations médiatisées par la métaphore dans le faire d'un objet unique, d'un monde unique. Et ce nouvel univers n'a d'autre fin que sa propre existence. Il n'est pas utilisable par la persuasion parce qu'il échappe à toute prédication logique, à toute stabilité sémantique, à tout « système de signes univoques ». Il ne peut être, en tant que nouvel objet, le prédicat, la propriété d'aucun sujet parlant qui prétend

prouver, argumenter, savoir, et cela quel que soit le discours de ce sujet parlant, que ce sujet parle le matérialisme historique ou l'idéologie nationaliste. C'est parce qu'il est essentiellement mélancolique, c'est-à-dire qu'il a la nostalgie du commencement, que le poète est un homme de la parole inaugurale, qu'il refait le monde chaque jour, avec chaque poème. En ceci, il est précisément l'envers du rhétoricien et l'ennemi naturel du commissaire des lettres. Et celui-ci le sait qui voudrait l'asservir, le mettre au service de..., l'entraîner devant le tribunal du « peuple » pour qu'il rende compte de son faire prométhéen.

FERNAND OUELLETTE